

À PROPOS DE «Vieillir et mourir» — Repères et repaires, *Anthropologie et sociétés*, 1982, vol6, n^o3

Jean Carette

Volume 8, numéro 2, novembre 1983

Enfant et famille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030199ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030199ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carette, J. (1983). Compte rendu de [À PROPOS DE «Vieillir et mourir» — Repères et repaires, *Anthropologie et sociétés*, 1982, vol6, n^o3]. *Santé mentale au Québec*, 8(2), 157–158. <https://doi.org/10.7202/030199ar>

**À PROPOS DE «Vieillir et mourir» – Repères et repaires,
Anthropologie et sociétés, 1982, vol. 6, n° 3**

Pour tous ceux qui sont à la recherche de pistes neuves de réflexion et d'intervention auprès des plus âgés d'entre nous, l'année 1983 sera marquée d'une double pierre blanche. Après le numéro spécial de la revue *Santé mentale au Québec* sur le mourir, dont la diffusion a dépassé les prévisions les plus optimistes, nous voici gratifiés d'un numéro spécial de la revue *Anthropologie et sociétés*. Autant *Santé mentale au Québec* était axée sur le terrain très circonscrit de l'intervention, autant la livraison du département d'Anthropologie de l'Université Laval choisit d'emblée un plus grand angle, et préfère tenter une saisie générale, par où la distanciation assure une meilleure analyse.

Dans cet ensemble de très bon niveau, trois contributions dominant le lot. Celle de Bernard Arcand, d'abord : ouvrant le dossier par l'exemple de la société Cuiva, Arcand démontre avec aisance que la vieillesse, loin d'être une donnée naturelle, est une construction culturelle : en faisant du travail «productif» le pivot de notre organisation sociale, on ne peut manquer de différencier et de dévaloriser socialement celle ou celui qui en est exclu par sa mise à la retraite. Arcand rejoint et prolonge ici les conclusions de la sociologue Anne-Marie Guillemard qui avait pu démontrer naguère à quel point les conduites de retraite ne peuvent être que la reproduction détériorée des pratiques de la vie active. Un très bon article donc, où un anthropologue donne une féconde leçon de modestie aux gérontologues patentés.

La lecture de l'article de Raymond Lemieux justifie à elle seule l'acquisition de la revue. Elle

sera indispensable à tous ceux que préoccupent les questions liées au mourir, et en particulier le déni actuel de la mort. Si l'accompagnement du moment est passé sous le contrôle de l'équipe technique hospitalière, après avoir été longtemps l'espace privilégié de l'expression d'une communauté familiale élargie, c'est qu'il s'agit de contrôler «une parole possiblement perturbatrice, cette parole qui à travers l'anarchie des symptômes et la violence du mal risque de violer l'ordre social, échappant au corps mourant comme ce dernier est en train d'échapper au contrôle de cet ordre». L'enjeu social est d'intégrer (normaliser?) le mourir pour éviter les remous que ne manqueraient pas de provoquer les «cris et chuchotements» de celui qui meurt et pourrait en quelque sorte mourir... trop vivant! Comment? En faisant de l'accompagnement une performance assistée et rationalisée. Éblouissante démonstration, dont on peut espérer que Raymond Lemieux prolongera les commencements.

Je signalerai enfin la contribution de Francine Saillant sur le cancer comme symbole de la mort. L'emprise croissante de la technique sur la maladie et la mort enferrme nos subjectivités dans un espace d'expression plus restreint que jamais, espace dont l'étroitesse même aggrave notre impuissance. Il devient de plus en plus difficile de trouver et d'investir par soi-même un sens à travers des pratiques de plus en plus institutionnalisées et contrôlées par d'autres. Le déni de la mort provoque sa médicalisation et sa professionnalisation outrancières, qui, elle-mêmes, accroissent le déni

en retour. L'encadrement technique du mourant et le marchandage du corps mort entraînent l'évacuation du vécu de la mort, vécu qui ne peut réapparaître qu'à travers des discours «détournés», sur la pollution ou le cancer, par exemple. Le cancer cristallise et concentre désormais sur lui et sur son porteur notre déni de la mort. Il apparaît socialement chargé d'un pouvoir symbolique très lourd, marquant ses victimes aux dépens et au-delà d'elles-mêmes. J'ai retrouvé dans le texte de Francine Saillant une approche girardienne qui ouvre des perspectives fécondes et vient heureusement prolonger les travaux plus anciens de Susan Sontag (*La maladie comme métaphore*).

Comme l'indique la présentation du numéro, «La vieillesse et la mort se donnent... comme des objets à penser plus que comme des objets à savoir». *Anthropologie et sociétés* réunit deux «objets», le vieillissement et la mort, que les recherches et les programmes d'enseignement ont tendance à séparer. À la fois visibles sociale-

ment et cachées dans ce qui fait leur sens, la vieillesse et la mort indiquent la relativité et les limites des valeurs culturelles privilégiées dans nos sociétés : rendement, efficacité, maîtrise du corps...

Le double discours sur la vieillesse et la mort est un prétexte pour interroger notre contexte social, ce qu'avait déjà indiqué Louis-Vincent Thomas. Il n'était pas inutile que l'équipe d'*Anthropologie et sociétés* y revint à nouveau.

Jean Carette

U.Q.A.M.

NOTE

Dans le dernier numéro de *Santé mentale au Québec* (V. VIII, n° 1, juin 83), le docteur Quenneville égratigne ceux qui tentent, comme moi, de dégager un cheminement socio-thanatologique. Je serai heureux de poursuivre, ici ou ailleurs, le débat avec lui. Je lui suggère cependant et amicalement de prendre connaissance du contenu d'*Anthropologie et sociétés*, avant de relire ma contribution et celle de Luce Des Aulniers.

• • •